

Discours de Djaili Amadou Amal

Clôture des Assises internationales de l'édition indépendante, Pampelune-Iruñea, 26 novembre 2021

A stylized illustration on the left side of the poster. It features several books of various colors (red, white, black) and sizes, some open and some closed. These books are intertwined with green, leafy plants and vines. The style is graphic and colorful, with a focus on the relationship between literature and nature.

**ASSISES
INTERNATIONALES
DE L'ÉDITION
INDÉPENDANTE**

**REPENSER LE LIVRE D'APRÈS
AVEC LES AMBASSADRICES
DE LA BIBLIODIVERSITÉ**

**Vendredi
26 novembre 2021
12h30-14h00
(UTC+1)**

A smaller, stylized illustration on the right side of the poster. It shows a cluster of green plants with red, textured, rounded shapes that resemble raspberries or small flowers. The style is consistent with the larger illustration on the left, using bold colors and graphic lines.

Ce discours est également [disponible en audio, sur la chaîne Youtube de l'Alliance](#)

Le livre, un produit essentiel et vecteur de la diversité dans le monde

Dans un monde-village-planétaire, foisonnant de ses diversités, le livre est sans aucun doute le vecteur essentiel sinon le plus important qu'ait l'humanité en partage. Il permet de s'ouvrir à l'autre – en ce sens qu'il aide à s'imprégner de sa culture et ses mœurs, ses valeurs –, de le connaître dans sa différence et dans ce qu'il représente de singulier. Or, connaître l'autre, son univers sociologique et ses dimensions sociale et culturelle, est sans doute l'aspiration vers laquelle devrait converger l'humanité pour une coexistence dans l'harmonie et l'épanouissement de tous. Le livre, comme outil de dialogue et de partage, d'ouverture et de tolérance, vecteur puissant du donné et du recevoir, est donc au cœur du devenir de notre humanité. Il passe ainsi aisément pour un produit de première nécessité, et donc protégé et subventionné, au même titre que ceux qu'on aime à nous citer habituellement dans la catégorie (le lait, le sucre, le blé...). Mais cela ne va pas de soi. Nous l'avons d'ailleurs vu en France, le livre, alors simple produit comme tout autre, n'a accédé au statut de produit essentiel qu'il y a un an à peine (en 2020), au cœur de l'épidémie du Covid-19, alors que des voix s'élevaient de toutes parts pour réclamer cette classification.

Dans un monde plus que jamais en proie à sa désintégration du fait des ignorances, de l'obscurantisme et des tentations de repli sur soi, le fait de ne pas manquer de calcium ou de glucide pour grandir normalement est aussi important que de se cultiver pour ne pas être un danger pour soi-même et pour l'autre. Dans un monde toujours plus complexe et confus, la culture, et donc le livre, est simplement indispensable et incontournable. C'est elle qui nourrit l'esprit, c'est elle qui édifie l'humain.

Nous l'aurons compris, dans un monde raisonnable, qui a à cœur de converger vers le meilleur et l'essentiel de l'humanité, c'est-à-dire l'humanité elle-même, le livre peut être tout, sauf un produit banal assujéti aux seules lois du marché capitaliste, avec les dérives d'unipolarité, les aspirations à la concentration et à la domination, et le monopole que ce dernier engendre. Soumettre le livre à la seule logique du capitalisme, l'abandonner aux surenchères des offrants et à la solde du profit, revient sans doute à aliéner ce qu'il a en son essence même de valeur fondamentale, et qui justifie sa raison d'être : la diversité. Une maison d'édition qui domine le marché du livre ne se souciera sans doute pas de la couleur de ses livres ou encore de l'origine géographique de ses textes ni peut-être de leurs intérêts didactiques, mais plutôt de ce qu'ils rapporteront en termes de profit financier sur lequel sont généralement greffés les actionnaires dictant les objectifs monochromes de l'entreprise. Mais le marché n'étant pas infini, toute domination se fait au détriment des plus petits et provoque par voie de conséquence la limitation voire l'anéantissement d'autres voix alternatives. Faute de pouvoir exister, des voix finissent par disparaître et avec elles, une part de diversité légitime et nécessaire qu'elles apportaient dans le concert des nations à l'édification d'une humanité ouverte et tolérante, apaisée et à l'écoute d'elle-même.

Plus que jamais, l'avenir du livre dans sa diversité et la promotion des voix minoritaires voire alternatives reposent sur les épaules des éditrices et éditeurs indépendant-es qui, par sens d'engagement et conviction, par attachement aux causes tranchant avec le seul diktat du capitalisme, font vivre l'essence culturelle des livres. Une maison d'édition indépendante se spécialise souvent dans des lignes éditoriales délaissées, car jugées non pas moins importantes, mais peu porteuses, tant la cible de lectrices et de lecteurs apparaît réduite. En cela, l'Alliance internationale des éditeurs indépendants joue un rôle important dans la mise en réseau d'actrices et acteurs engagés, dans le partage des savoir-faire et la mutualisation des outils et moyens – permettant la mise en place de projets éditoriaux alternatifs et solidaires.

En tant qu'écrivaine, j'ai d'ailleurs publié mes trois premiers romans au Cameroun, chez Ifrikiya puis Proximité, membres de l'Alliance. Il me plaît de rappeler ici que mon tout premier roman primé, *Walaandé ; l'art de partager un mari*, paru en 2010, l'a été à travers l'Alliance, grâce au soutien de la Fondation Prince Claus. L'ouvrage avait alors bénéficié de ce qui était sa première traduction internationale en langue arabe, pour le lectorat du monde arabophone.

Comment aurais-je autrement obtenu, depuis le Cameroun, un tel accomplissement immédiat ouvrant à de nouveaux horizons avec l'impact qui s'en est suivi ? Mon troisième roman, *Munyal ; les larmes de la patience*, est désormais présent dans bien des pays francophones d'Afrique à la faveur de la collection « Terres solidaires » de l'Alliance. Bien des autrices et auteurs africains figurent dans cette liste, mais ma fierté est surtout d'avoir accédé à ces reconnaissances à partir de l'Afrique subsaharienne où je réside et écris. Voilà qui participe véritablement à l'esprit de la diversité cher à l'Alliance et qui représente des valeurs que nous autres écrivains, écrivaines, éditrices et éditeurs devons défendre et promouvoir. L'Alliance joue dans ce sens un rôle primordial qui, autant que faire se peut, pallie en partie la problématique de diffusion des livres en Afrique subsaharienne et particulièrement dans les pays francophones. Grâce au principe de la coédition solidaire, le prix du livre est réduit et devient accessible et compétitif, quand les livres édités en Europe arrivent sur les marchés locaux à coûts exorbitants et quasi inaccessibles même pour les citoyens de classe sociale dite moyenne.

S'agissant justement de ce dernier roman, *Munyal ; les larmes de la patience*, je tiens à vous exposer brièvement son processus de passage de l'édition camerounaise à l'édition française. Cela s'est concrétisé après que le roman ait obtenu le Prix Orange du Livre en Afrique, en 2019. En connaissance de cause, j'ai tenu à garder les droits éditoriaux sur l'Afrique subsaharienne en les maintenant chez l'éditeur Proximité (au Cameroun) ce qui permettait au livre de poursuivre sa circulation dans les pays concernés à un coût toujours abordable. Tout comme *Walaandé*, inscrit aux programmes des sections anglophones du secondaire, *Munyal* est désormais inscrit au programme scolaire des classes de terminale des établissements secondaires francophones.

Dans cet esprit, je pense que la coédition est intéressante et mérite d'être encouragée. C'est une option vers laquelle les écrivaines et écrivains publiant en Occident devraient s'orienter en incitant leurs maisons d'édition européennes à instaurer des partenariats avec les maisons d'édition africaines. En facilitant ces collaborations, l'on participe à la maîtrise du coût du livre dans les pays africains concernés et à sa plus grande circulation. Je me réjouis à juste titre de noter que cette initiative fait des émules, les auteurs et autrices suivant peu à peu cette formule.

Je pense en toute connaissance de cause que l'émancipation des maisons d'édition africaines passe aussi par le développement de cette forme de coédition, celle-ci étant profitable à toutes les parties impliquées, ainsi animées par des causes communes fondées sur les valeurs de diversité et de circulation des livres. Le marché du livre en Afrique francophone devrait progressivement se rééquilibrer en faveur des maisons d'éditions locales dans un cercle vertueux qui les rendra économiquement plus dynamiques et productives.

A cela, je ne saurais oublier ici la question de l'écriture des livres dans les langues africaines dites minoritaires. Il m'a souvent été demandé pourquoi je n'écrivais pas en peul, ma langue natale. Voyons donc, quel en serait l'intérêt, dans la configuration actuelle de nos sociétés ! Pour écrire un livre en peul, l'écrivaine a le choix entre l'alphabet latin et l'alphabet arabe. Le lectorat cible serait les communautés peules établies dans les régions du Sahel – encore faudrait-il qu'elles maîtrisent ces deux alphabets. Il s'agirait donc d'un lectorat alphabétisé, capable de lire l'ouvrage dans les langues nationales de son pays. Or, en écrivant un livre en peul, nous le communautarisons et de fait, nous excluons d'importantes parts du lectorat national alors même que nos sociétés sont dominées par les diversités ethniques plutôt cloisonnées des barrières culturelles. La vraie question pour un ou une écrivaine est d'abord la suivante : pour qui écrit-on ? Si l'on écrit pour un lectorat diversifié, lié aux thématiques que nous entendons soulever à travers notre ouvrage, alors il faut savoir trouver comme support à notre texte le vecteur de transmission le plus fédérateur pour se donner la possibilité de toucher le plus grand nombre. La littérature dans nos pays africains est arrimée aux langues, vectrices de l'éducation, que sont au Cameroun principalement le français et l'anglais. Aussi une des solutions préalables est la valorisation des langues dites véhiculaires en les intégrant dans le système éducatif. En tant qu'écrivaine peule, j'ai toujours réfléchi en peul et écrit en français, ma langue d'éducation scolaire. D'une certaine façon, mon écriture est en elle-même un processus accompli de traduction, du peul oral vers le français écrit.

Toutefois, je comprends qu'il faille encourager les initiatives de traduction des ouvrages en langues locales, au même titre que les autres langues dans lesquelles les livres sont plus usuellement traduits. Cela participe surtout du désir de faire vivre, autant que faire se peut, ces langues et de disposer des textes concourant à leur pérennisation. *Walaandé; l'art de partager un mari*, a été traduit en wolof au Sénégal et est disponible sur le marché sénégalais en édition bilingue français/wolof. Voilà une piste à explorer et à cultiver, qui constitue sans doute un plaisir supplémentaire pour le lectorat wolophone

Un autre aspect des questions de la diversité est celui des discriminations dont fait l'objet la femme dans le monde de l'édition et le manque de reconnaissance qu'elle mérite. Comment évoquer cette problématique sans l'associer à la question générale des discriminations faites à la femme dans nos sociétés, et dans le monde de l'entrepreneuriat en particulier où elle peine à faire respecter ses performances professionnelles et mérites ? Nous l'avions vu, un hasard peut-être, je l'ignore, la dernière saison du Nobel a produit une seule lauréate, le Prix Nobel de la Paix, qui a été lui-même d'ailleurs partagé avec un homme. Le problème est-il plus alarmant dans le secteur de l'édition ? Je n'en sais rien, ne disposant pas de statistiques spécifiques pour pouvoir me faire une idée précise, mais quoi qu'il en soit, il faudrait partir à mon sens de l'idée que le problème est général et qu'il y a lieu de le régler dans ses multiples dimensions.

Et pour cela, nous le savons, il faut des politiques volontaristes et égalitaristes, non pas établies sur quelque idée rétrograde qui suggérerait que la femme est moins compétitive que l'homme, mais plutôt qu'en lui donnant les mêmes possibilités que l'homme, en créant les conditions telles qu'elle ne pâtit pas des obstacles et handicaps sous lesquels elle ploie arbitrairement au quotidien, elle serait aussi performante et excellente que son alter ego masculin. Comme dans toutes les sociétés inégalitaristes où les dominants dictent leur partition, la femme est appelée encore et toujours à poursuivre le combat qui lui est imposé, à diverses échelles, et à venir à bout inexorablement des parts d'injustice qui minent encore son périple socioprofessionnel. Pour ce faire, il faudrait nécessairement identifier l'ampleur de la problématique dans le monde du livre, selon les schémas et équations que lui poseraient nos sociétés de par le monde, et mettre sur pied des mécanismes stratégiques appropriés pour minimiser voire venir à bout de l'inacceptable humain.

© *Djaïli Amadou Amal*
écrivaine,
Pampelune, le 26 octobre 2021

